« *Notte dei Santi* » – Reggio Emilia, 31 octobre 2025

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

« Ne rien préférer à l'amour du Christ »
La sainteté selon saint Benoît

La sainteté grandit dans la mémoire de l'Église

Certains soutiennent que saint Benoît n'a jamais existé et que son personnage est plutôt une création hagiographique de saint Grégoire le Grand, le grand pape qui a écrit sa *Vie* et fait de saint Benoît un paradigme de la sainteté chrétienne et monastique.
On pourrait en dire autant de nombreux saints et personnages bibliques. Par exemple Jonas, personnage certainement légendaire de l'Ancien Testament, auquel Jésus fait référence dans son enseignement : « Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais, en fait de signe, il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas. En effet, comme Jonas est resté dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, le Fils de l'homme restera de même au cœur de la terre trois jours et trois nuits. Lors du Jugement, les habitants de Ninive se lèveront en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; en effet, ils se sont convertis en réponse à la proclamation faite par Jonas, et il y a ici bien plus que Jonas. » (cf. Mt 12, 39-41)

Jésus accueille le récit de Jonas, qui présente des traits et des épisodes plus proches des histoires de Pinocchio que des livres prophétiques, sans se soucier de la critique historique. Jésus se préoccupe plutôt de la foi et de la conversion de ses auditeurs.
Nous comprenons que la vie des saints, plus qu'un lieu historique ou historiquement documentable, est un lieu théologique, ecclésial, où leur existence est en fait plus réelle que l'existence historique. L'Église a une mémoire de la sainteté, c'est-à-dire de la perfection et de la vérité de l'homme en Christ, qui puise dans des sources de vérité plus profondes qu'une fidélité historique rigoureuse.
La vie des saints est en effet un don que Dieu fait à notre vie, et précisément parce que c'est un don de Dieu, par nature absolument gratuit, elle est sans retour et ne peut que rayonner de plus en plus abondamment, comme une source qui, avec le temps, devient ruisseau, fleuve, mer, océan. La vie des saints a une vie dans notre vie, elle vit dans notre vie.
C'est pourquoi cela ne me dérange absolument pas que la mémoire de saints tels que Benoît ou François se soit enrichie au fil du temps d'éléments, tels que ceux racontés dans les *Fioretti* de saint François, qui peuvent en théorie être légendaires, mais qui sont en réalité un développement et un rayonnement de la source de sainteté qu'ils ont incarnée.
La biographie de saint Benoît écrite par saint Grégoire le Grand est sans aucun doute plus soucieuse d'édifier la sainteté des fidèles que de raconter des faits historiquement vérifiés selon les critères modernes. Saint Grégoire s'attache à montrer que saint Benoît est un modèle de sainteté qui trouve son paradigme dans les saints patriarches et prophètes de l'Ancien Testament, comme dans l'Évangile, dans la vie de Jésus et de ses disciples après la Pentecôte. Il nous aide à comprendre que la sainteté chrétienne a une orthodoxie fondée sur l'Écriture Sainte, au même titre que la vérité théologique. Tout comme il existe une orthodoxie de la foi, il existe également une orthodoxie de la vie de foi, c'est-à-dire de la sainteté.

Nous devons avant tout être conscients, en ce qui concerne tous les saints, même ceux dont les informations historiques sont absolument vérifiées, que, paradoxalement, l'Église ne s'intéresse pas tant à la sainteté des saints qu'à la nôtre. La sainteté accomplie, reconnue par la canonisation et le culte public, est importante pour l'Église dans la mesure où elle provoque, attire, soutient et guide le désir de sainteté de chacun de nous, qui est le désir de la plénitude de vie que la suite du Christ, l'obéissance à Lui et la communion avec Lui rendent possible et expérimentable.

Vie et règle

En ce sens, surtout dans le cas de saint Benoît, il y a un aspect qui doit être immédiatement souligné. De lui, nous n'avons pas seulement hérité le trésor d'une vie sainte, mais aussi le trésor de sa règle monastique. Qu'est-ce qu'une règle ? La règle est un chemin de sainteté, c'est un *vademecum* qui permet à certaines personnes de suivre un chemin de foi qui les conduit à la sainteté. Nous pourrions dire que le texte de la Règle de saint Benoît est la description écrite de ce chemin, tandis que la vie de saint Benoît rédigée par saint Grégoire le Grand représente, pour ainsi dire, l'aspect iconographique de ce chemin, comme les images ou les enluminures d'un manuscrit médiéval.
De saint Benoît, nous n'avons donc pas seulement une vie sainte, mais aussi la description du chemin qui nous permet de suivre son imitation du Christ (sa *sequela Christi),* selon un itinéraire, une méthode, qui nous rend capables de tendre vers la sainteté qu'il a lui-même atteinte.

Vous savez que « méthode » est, comme beaucoup d'autres, un mot plus intéressant dans son étymologie que dans l'usage que nous en faisons. Il est composé des mots grecs « *meta* », qui indique une direction, une recherche, un au-delà, et du mot « *hodos* », qui signifie « chemin », « voie », « route ». Une méthode est donc ce qui permet d'avancer vers un objectif, un but qui se trouve au-delà, qui nous dépasse.
Compris ainsi, ce mot ne pourrait en fin de compte s'appliquer qu'à l'Évangile du Christ, le seul qui propose une voie de progrès réel, de tension réelle vers un « au-delà » qui n'est pas seulement à deux pas ou à deux kilomètres devant nous, mais qui atteint l'infini, l'éternel, l'au-delà de la transcendance. En effet, seul le Christ est le guide, le maître, qui peut dire à ses disciples : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14,6), et au voleur repentant : « Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis » (Lc 23,43). Le Christ est le seul qui non seulement indique le chemin, mais qui est lui-même le chemin pour atteindre l'« au-delà » pour lequel la vie humaine est faite : Dieu, le Père.

La Règle ne nous est donc pas proposée pour atteindre la sainteté de Benoît, mais la nôtre. Combien de saints ont en effet fleuri et mûri sur ce chemin, semant derrière eux d'autres vies saintes ! Mais c'est précisément en nous indiquant que le Christ est le chemin que saint Benoît nous a enseigné la voie de la vie.

Dans le Prologue de la Règle, saint Benoît pose avec simplicité tout le problème de la vie et la méthode qui le résout. Je vais vous lire un passage qui est si essentiel et si complet dans la manière d'aborder la question humaine que je n'aurai ensuite plus qu'à le reprendre pour développer le thème de notre rencontre :
« Quand le Seigneur cherche son ouvrier parmi la foule, il insiste en disant : “Qui est l'homme qui veut la vie et brûle du désir de voir des jours heureux ?” (Ps 33,13). Si tu réponds à ces paroles : “Moi !”, Dieu te répondra :“Si tu veux avoir la vie, la vraie et éternelle, garde ta langue du mal et tes lèvres du mensonge. Éloigne-toi de l'iniquité, fais le bien, cherche la paix et suis-la” (Ps 33,14-15). Si vous agissez ainsi, je tournerai mes yeux

vers vous et mes oreilles écouteront vos prières ; mieux encore, avant même que vous ne m'invoquiez, je vous dirai : “Me voici !”. Très chers frères, quoi de plus doux pour nous que cette voix du Seigneur qui nous invite ? Voyez comment, dans sa miséricordieuse bonté, le Seigneur nous montre le chemin de la vie ! Ceignons donc nos reins de la foi et de l'accomplissement des bonnes œuvres, sous la conduite de l'Évangile, marchons dans ses voies afin de mériter la vision de Celui qui nous a appelés dans son Royaume. » (RB Prologue 14-21)

Le commencement est une rencontre

Où commence la sainteté ? Pour saint Benoît, tout commence par une rencontre. Quel type de rencontre ? Dans cette page, il est clair que la rencontre se fait entre deux personnes, et donc entre deux libertés : Dieu et l'homme, la liberté de Dieu et la liberté de l'homme. Mais à quel niveau se fait la rencontre entre deux libertés ? Qu'est-ce qui permet à deux libertés de se rencontrer ? Saint Benoît est clair à ce sujet : deux libertés ne se rencontrent véritablement pas lorsqu'elles s'accordent, lorsqu'elles concluent un contrat, lorsqu'elles votent une loi commune. Tout cela vient après, si tant est que cela vienne. Deux libertés se rencontrent sur le terrain du désir. Pas du sentiment, mais du désir. Et ici, la liberté originelle, ontologiquement et historiquement, la liberté qui existe avant nous et qui vient à notre rencontre dans la vie, est celle de Dieu qui, du fond de son éternité, entre dans le temps pour nous rencontrer. Dieu, d'une manière ou d'une autre, mais explicitement dans le Fils incarné, vient à la rencontre de l'homme en provoquant en lui le désir de la vie et du bonheur.

Dans le passage cité de la Règle, saint Benoît met en scène un Dieu qui se promène parmi la foule et demande : « Qui est l'homme qui veut la vie et brûle du désir de voir des jours heureux ? » (Ps 33,13).
Mais pourquoi Dieu agit-il ainsi, jusqu'à s'incarner dans le Fils de Dieu, pèlerin infatigable qui va à la rencontre des besoins des foules de Palestine ? Parce que, justement, tout part de sa liberté, et du fait que sa liberté est si follement miséricordieuse qu'elle désire ardemment la rencontre avec la créature humaine, une rencontre qui, par la nature du désir qui la provoque et y répond, est une rencontre de cœurs. Le cœur est là où la liberté désire le désir de l'autre, comme une flamme qui brûle de s'unir à une autre flamme pour brûler davantage.

Dans la vie de saint Benoît, tout a commencé lorsqu'il était étudiant issu d'une bonne famille à Rome. Ce jeune homme, qui était certainement arrivé dans la grande ville depuis la petite ville de Nursie, tout excité à l'idée des possibilités infinies de connaissances et d'expériences que la capitale du monde pouvait offrir, ressentit peu à peu un dégoût, un ennui, une déception grandissante. Tout ce que Rome lui offre, tant sur le plan des études que peut-être aussi sur celui de la jouissance de la vie, le déçoit, ne satisfait pas le désir de vie et de bonheur de son jeune cœur. Alors, honnête avec lui-même, Benoît n'hésite pas : il part, il quitte tout, même sa famille et son confort, et s'enfonce dans la solitude de la région de Subiaco. Mais alors qu'il est encore en chemin, sans savoir vraiment où il va, il fait une rencontre qui déterminera toute sa vie. Il rencontre un moine en voyage qui incarne pour lui ce que Benoît dira de Dieu à la recherche de l'homme assoiffé de vie et de bonheur : « Alors qu'il se dirigeait vers cet endroit, il rencontra un moine nommé Romain, qui lui demanda où il allait [*quo tenderet requisivit*] et, connaissant son désir, il garda jalousement le secret et lui offrit son aide, lui faisant revêtir l'habit de la consécration à Dieu et lui fournissant le nécessaire, dans la mesure de ses moyens. » (Saint Grégoire, *Dialogues* II,1)

Un guide attentif au désir du cœur

« *Quo tenderet requisivit* » : Grégoire n'utilise pas de verbes banals comme dans la traduction : « il lui demanda où il allait ». Romain est profondément intéressé par le désir de plénitude, de vie accomplie, de ce garçon errant et solitaire. Romain est un moine, il est expert dans le sens de la vie, et en cela, il devient pour Benoît avant tout une incarnation de la rencontre avec Dieu, mais aussi un père et un maître pour suivre sa vocation. Il lui donne l'habit monastique et le prend ainsi sous sa protection pour lui permettre d'atteindre véritablement le but de la vie, c'est-à-dire la sainteté.
En effet, à la question de Romain, Benoît répond en confiant son désir : « *Cuius com desiderium cognovisset…* ». Imaginez si tous les jeunes rencontraient des adultes comme ça, des pères et des maîtres comme ça ! Des personnes intensément intéressées par leur désir de vie et de bonheur, comme l'est Dieu. C'est-à-dire des personnes intéressées par ce pour quoi nous sommes faits, par notre cœur fait par Dieu pour Dieu. Comme Jésus qui demande immédiatement aux deux jeunes André et Jean : « Que cherchez-vous ? » (Jn 1,38), et lui aussi, connaissant leur désir, leur propose sa compagnie, son accompagnement : « Venez et vous verrez » (Jn 1,39).

Chacun de nous, qu'il vive bien ou mal, porte en lui une foi tendue vers la plénitude de la vie et du bonheur. Et cela, précisément, parce qu'il a rencontré – peut-être chez ses parents ou ses grands-parents, chez un prêtre, un religieux, de sages éducateurs ou des copains plus mûrs – quelqu'un qui s'est gratuitement intéressé à son désir de plénitude. Des personnes qui n'ont pas attiré ce désir vers elles, mais qui ont favorisé sa destination ultime, la seule satisfaisante, la seule qui soit infinie et éternelle : le Seigneur. La gratuité de ces personnes réside précisément dans leur estime pour le désir de Dieu, même lorsque ce désir, surtout chez les jeunes, est encore confus, plein d'ambiguïté et d'instabilité.
Seul celui qui te rencontre, ou plutôt qui t'accueille à ce niveau de respect de la liberté de ton cœur, te permet d'entamer un cheminement éducatif pour embrasser, faire tien, rendre constant et stable le sens ultime de la vie.

La racine du silence

Le moine Romain propose à Benoît une vie d'ermite, guidée indirectement par lui, dans un silence où Benoît s'ouvre entièrement à l'écoute de Dieu qui lui parle. Comme dans le passage du prologue de la Règle que j'ai cité, à l'homme qui, après avoir entendu le premier appel, répond « Moi ! », Dieu répond à son tour en lui proposant Sa présence qui lui parle, qui lui communique la vérité, la lumière de la vie qui l'accompagne vers la plénitude.

La sainteté naît de la graine d'une rencontre qui germe et prend racine dans le sol caché du silence qui écoute, qui écoute Dieu, sa parole, sa présence qui parle au cœur. Pendant trois ans, saint Benoît reste seul dans la grotte de Subiaco sans voir personne, seul avec Dieu. Grégoire écrit qu'à l'exception de Romain, Benoît « demeura inconnu des hommes – *hominibus incognitus mansit* » (*ibidem*).
Ce retrait, qui imite les trente années de vie cachée de Jésus à Nazareth, est peut-être l'un des aspects du chemin de sainteté chrétienne que nous avons aujourd'hui le plus de mal à accepter Nous en voyons le signe dans la difficulté qu'éprouvent les jeunes en formation monastique à se détacher des moyens de communication, ces instruments qui, aujourd'hui, envahissent tout l'espace des relations humaines. Mais quel sens peut encore prendre le secret du retrait, si l'on est sans cesse joignable, présent partout et pour tous ?
Mais contre cette tendance et cette tentation du monde actuel, difficilement contrôlables, plutôt que de porter un jugement de condamnation, il est plus utile de redécouvrir et de

proposer à nouveau le charme réel du témoignage des saints qui démontrent qu'une voie alternative est non seulement possible, mais souhaitable car plus conforme à la soif de plénitude de notre cœur.

Pour cette raison, il est important de comprendre que le cœur et le fruit de cette période de désert absolu vécue par saint Benoît, et d'une manière différente par tous les saints, n'est pas une mortification froide et aride, mais l'éclosion d'une préférence pour le Christ qui ne s'épuisera jamais. Quand, des années plus tard, après être devenu abbé et fondateur de plusieurs monastères, saint Benoît rédigera la Règle, en s'inspirant largement de la tradition monastique et de son expérience, il n'hésitera pas à insister sur le cœur de tous les conseils et exigences de discipline et d'ascèse qu'il énumérera : « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21). Dans d'autres passages, il définira cette préférence par les mots : « N'avoir rien de plus cher que le Christ » (cf. 5,2), ou « Ne préférer absolument rien au Christ » (72,11).
Telle est la racine, l'amour et le fruit de la sainteté de Benoît, le cœur de son silence, du désert de Subiaco ; et c'est ainsi que Benoît portera toujours en lui ce désert, même en vivant en communauté, et qu'il voudra éduquer ses disciples à vivre le silence, l'ascèse, la fraternité, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance.

Pourquoi cette préférence est-elle fascinante ? Pourquoi tendre vers la sainteté et la vivre ainsi est-il fascinant ? Et fascinant pour tout le monde, même pour les jeunes toujours collés à leur téléphone portable et plongés dans les réseaux sociaux ? C'est fascinant parce que cela signifie que le cœur de l'ascèse, le cœur du renoncement, le cœur du silence n'est pas une aridité mais un élan amoureux, une passion amoureuse, un feu qui fait brûler le cœur dans l'expérience d'un grand amour qui nous précède et auquel nous sommes appelés à répondre, de manière privilégiée.

Au cours des trois années passées dans le désert à Subiaco, saint Benoît fait l'expérience des disciples d'Emmaüs : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? » (Lc 24,32). Sur ce chemin, commencé dans la déception et la tristesse, comme lorsque le jeune Benoît quitta Rome dégoûté de tout, les disciples d'Emmaüs sont tombés amoureux du Christ, ils ont senti naître et grandir en eux une passion pour Lui qui ne les a plus jamais quittés, car ce qui attisait ce feu n'était pas et ne sera jamais leur volonté, leur intelligence, leur cohérence, mais une Présence inattendue, gratuite, impossible à créer humainement.
La résurrection du Christ n'est pas et ne sera jamais l'œuvre de l'homme, mais l'œuvre d'un amour infini, d'une charité éternelle qui, venant de Dieu, ou plutôt étant Dieu, est par nature sans retour, pure gratuité qui ne se reprend pas.

C'est pourquoi, lorsque saint Benoît voudra proposer cela à ses moines, il leur demandera de préférer le Christ en préférant son amour : « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21). Ici le génitif est autant objectif que subjectif : il s'agit de ne rien préférer à l'amour du Christ pour nous et à notre amour pour Lui, car le Christ n'est pas un objet : il est une Présence, un Ami, un Père, un Frère, un Époux, et dans la communion avec Lui, l'amour n'est jamais à sens unique, c'est un échange, même si son amour nous précède toujours et que notre amour ne peut jamais être qu'une réponse au sien, un reflet du sien, une correspondance avec le sien, une communion avec son cœur.

Si l'on ne comprend pas cela, si l'on n'en fait pas l'expérience, on ne peut rien saisir de la sainteté chrétienne, ni du cheminement, ni de la méthode pour grandir dans la sainteté que les saints nous proposent par leur vie, leurs écrits, leur charisme. Suivre ou s'inspirer

de la Règle de saint Benoît sans ce cœur réduit tout à un manuel de bonne conduite aride et finalement stérile, qui n'est même pas à jour en soi, comme lorsque saint Benoît propose de corriger les frères qui ne peuvent être convaincus par la douceur par quelques coups de bâton (cf. RB 2,28 ; 28,1 ; 30,3).

De la solitude à la communion

Pour communiquer cet élan amoureux, cette préférence de l'amour du Christ, saint Benoît proposera ce silence de Subiaco, cette vie cachée, ce vide de soi pour faire place à Dieu tout au long de la règle monastique.
Non sans avoir compris, après l'expérience de l'ascèse solitaire, que pour soutenir un chemin de sainteté, il est beaucoup plus utile de vivre en communauté que dans une solitude stricte, à condition que la communauté s'accorde à s'offrir constamment une discipline d'écoute de Dieu, de l'abbé et des frères qui crée dans le cœur un silence débordant de sens, débordant de goût pour la beauté et la vérité de la parole de Dieu jamais séparée de Sa présence. Un silence donc débordant de la beauté du Christ, du Verbe incarné, aimant l'homme et aimé en retour avec l'humble gratitude des pécheurs rachetés.

Quelles relations nouvelles sont nées de la terre de la retraite de trois ans à Subiaco ? Quelles caractéristiques saint Benoît a-t-il soulignées dans la vie communautaire qu'il propose dans la Règle comme méthode de communion et donc de sainteté dans la charité ? Saint Grégoire, dans la vie de saint Benoît, souligne de nombreux aspects, mais je me concentrerai sur quatre d'entre eux, car ils sont paradigmatiques pour nous aussi et constituent donc une stimulation utile et édifiante pour le chemin de sainteté auquel nous sommes tous destinés depuis notre rencontre avec le Christ. Je reprendrai donc quatre épisodes qui se succèdent et racontent le passage de Benoît de la vie solitaire à la vie communautaire. L'intention de saint Grégoire le Grand est donc de nous aider à comprendre par quelles expériences la préférence du Christ nous permet de passer de la solitude à la communion avec un cœur sans partage.

Communion pascale

Le premier épisode concerne la manière dont Benoît sort de la période de solitude qu'il a vécue à Subiaco. Probablement Romain était mort, et Benoît ne recevait plus le pain que celui-ci lui apportait chaque mois. Mais Benoît continue comme si de rien n'était, même s'il a faim. Il ne va pas chercher de nourriture : c'est le Seigneur qui lui envoie non seulement de la nourriture, mais aussi un frère.
« Le Tout-Puissant voulait désormais que Romain se repose et que la vie de Benoît soit présentée comme un modèle aux hommes : une lumière qui, placée sur le chandelier, devait briller et éclairer tous ceux qui sont dans la maison de Dieu. C'est ainsi qu'il daigna apparaître en vision à un prêtre qui habitait assez loin et qui avait préparé le repas pascal, en s'adressant à lui en ces termes : “Tu te prépares un copieux repas et mon serviteur souffre de la faim dans cette grotte”. Le prêtre se leva immédiatement et, le jour même de Pâques, il se mit en route avec la nourriture qu'il avait préparée pour lui-même vers l'endroit indiqué, à travers des montagnes escarpées, des vallées profondes et des ravins abrupts, à la recherche de l'homme de Dieu, qu'il trouva bien caché dans la grotte. Après avoir prié et adressé des bénédictions à Dieu tout-puissant, ils s'assirent ensemble pour parler joyeusement de la vie céleste. Le prêtre qui était venu le voir lui dit : “Lève-toi et mangeons, c'est Pâques aujourd'hui !“. Et Benoît lui répondit : “Je sais que c'est Pâques, car j'ai été jugé digne de te voir !” » (*Dialogues* II,1).

Le fruit de la solitude avec Dieu est la surprise d'une fraternité pascale. L'autre est un don de Dieu qui t'apporte le réconfort de la présence du Seigneur, d'une présence fraternelle qui partage avec toi la prière, la louange de Dieu, qui se nourrit de « douces conversations de vie », mais aussi du réconfort de la nourriture. Tous les éléments de la communion fraternelle, y compris eucharistique, sont inclus dans ce récit. Le fruit de la pénitence, de la solitude, est donc Pâques, la rencontre de l'autre dans le Christ ressuscité. Dans cette rencontre entre Benoît et le prêtre vibrent toutes les cordes de la communion ecclésiale qui partage tout : la prière, la louange, le pain de la Parole et celui nécessaire au corps. Tout célèbre Pâques ; en tout, les frères célèbrent la beauté de se rencontrer autour du Ressuscité présent.
C'est ainsi que saint Benoît commence à sentir l'appel à sortir de la solitude pour entrer dans l'espace de la vie fraternelle en Christ qui sera l'engagement et la mission de toute sa vie, son charisme spécifique, sa sainteté et la forme sous laquelle il engendrera à la sainteté un peuple innombrable, non seulement de moines et de moniales, mais de chrétiens, en Europe et dans le monde, jusqu'à aujourd'hui.

Communion avec les misérables

Mais ce n'est pas encore là le véritable début de la mission publique de Benoît. Un autre épisode, qui s'est produit immédiatement après la rencontre pascale avec le prêtre, est mis en lumière par saint Grégoire car il révèle que le fruit de la contemplation solitaire est avant tout la compassion du berger pour les brebis perdues, pour l'humanité dépourvue de sens à la vie. Rien de plus actuel !
Lisons ce bref épisode, riche en symbolisme :
« À peu près à la même époque, des bergers le trouvèrent isolé dans sa grotte ; le voyant errer parmi les buissons, couvert de peaux, ils le prirent d'abord pour une bête ; mais ensuite, reconnaissant en lui un serviteur du Seigneur, ils furent nombreux à passer d'une vie instinctive et bestiale à la grâce de la dévotion religieuse. Ainsi, son nom se répandit parmi tous les habitants des localités voisines, et dès lors, nombreux furent ceux qui commencèrent à lui rendre visite : ils lui apportaient de la nourriture pour nourrir son corps, tandis que ses paroles étaient une nourriture spirituelle qu'ils emportaient avec eux dans leur cœur. » (*ibidem*)

On pourrait dire qu'avec le moine Romain, Benoît découvrit la filiation ; avec le prêtre de la rencontre pascale, il découvrit la fraternité ; mais avec les bergers bourrus et craintifs, tout en étant encore très jeune – à peine âgé d'une vingtaine d'années – Benoît découvrit la paternité, sa mission de père. Et il la découvrit avant tout comme une mission de miséricorde, de compassion pour la perdition dans laquelle se trouvent les hommes s'ils ne sont pas engendrés par un père capable de nourrir dans leurs cœurs la vie divine.
L'échange entre ces pauvres bergers des montagnes du Latium et le jeune starets est beau : ils lui donnent le pain pour le corps, lui leur donne le pain de la parole qui aide à vivre avec un sens. Ce que Benoît fera ensuite dans les monastères, ce qu'il demandera de suivre comme méthode de vie monastique, par exemple lorsqu'il demandera que l'enseignement de l'abbé tombe dans le cœur des disciples comme un ferment de justice divine, c'est-à-dire de vie sainte (cf. RB 2,5), commence ici, commence par cette rencontre entre la pauvreté humaine des bergers et cet homme de Dieu qui sort de la solitude, apparemment abruti par l'ascèse, au point qu'ils le prennent pour une bête sauvage d'une espèce inconnue. Et l'on comprend que pendant ces trois années de solitude, Benoît, s'il est monté dans l'esprit, est aussi descendu pour partager extérieurement la condition de la misère humaine.

L'expression de saint Grégoire est forte : « *Cognoscentes Dei famulum, eorum multi ad pietatis gratiam a bestiali mente mutati sunt* – Reconnaissant en lui un serviteur du Seigneur, beaucoup sont passés d'une mentalité bestiale à la grâce de la piété [c'est-à-dire de la religion, de la relation avec Dieu] ». Ces pauvres hommes s'engagent sur le chemin de la sainteté, vers une plénitude de vie que la grâce du Christ, jaillie de la Croix, nous offre gratuitement.

Communion dans la chasteté

Mais il existe comme une troisième étape dans le passage du désert à la communauté chrétienne du monastère, une étape que saint Grégoire décrit comme indispensable à un cheminement vers la sainteté. C'est l'étape de la chasteté, du renoncement à posséder l'autre pour son propre plaisir et son propre intérêt.
La scène est décrite dans le style un peu cru de l'hagiographie des moines du désert, même si une scène similaire se reproduira des siècles plus tard dans la vie de saint François.
Saint Benoît, écrit Grégoire, « avait vu une fois une femme [probablement à Rome, et donc plus d'une, mais peut-être fait-on ici allusion à un engouement juvénile pour une belle jeune fille : heureusement que Benoît était un jeune homme comme les autres !], et maintenant le malin la lui rappelait en allumant dans l'âme du serviteur de Dieu un si grand feu avec sa belle apparence, que la flamme de l'amour prenait déjà le dessus dans son cœur et était sur le point de le pousser, submergé par la sensualité, à abandonner l'ermitage. » (*Dialogues* II,2)

C'est là le problème de la tentation : elle incite le cœur à abandonner la voie d'une vocation à la sainteté attirée par le Christ pour suivre le mensonge d'une satisfaction promise par un mirage, un rêve, une image idéale qui, même si elle existe pendant un certain temps, décevra inévitablement l'ardeur du désir qu'elle suscite dans le cœur. Il en va de même lorsque quelqu'un est tenté de quitter sa femme ou son mari pour suivre une personne qui attire vers une satisfaction plus grande, mais finalement égocentrique.

« Mais soudain, poursuit saint Grégoire, la grâce divine l'illumina et il revint à lui-même [comme le fils prodigue qui, déçu par les biens et les expériences gaspillés dans un pays lointain, se souvient de son père] : il vit autour de lui pousser des buissons épais d'orties et de ronces, il se déshabilla et se jeta nu parmi ces épines piquantes et ces orties brûlantes, se roulant longuement dessus, de sorte qu'il en ressortit couvert de plaies sur tout le corps : mais grâce aux blessures de la peau, il fit sortir de son corps celle de l'âme, transformant le plaisir en douleur, et si à l'extérieur il brûlait de tourment, il éteignit le feu du péché qui brûlait en lui : le péché fut ainsi vaincu en remplaçant un feu par un autre. Une victoire sur la tentation charnelle qui fut dès lors définitive, comme il le racontait lui-même à ses disciples : à tel point qu'il ne ressentit plus jamais rien de semblable. » (*ibidem*)

Il remplaça un feu par un autre, « *mutavit incendium* » : cette expression fait certainement référence avant tout au passage du feu de la passion charnelle à celui des tourments dont souffrait tout son corps. Mais cette image doit également être comprise spirituellement : l'ardeur de la concupiscence, le désir de posséder l'autre pour en jouir, est remplacée, en y revenant, par l'ardeur du cœur pour le Christ, la préférence de l'amour du Christ. C'est comme si, dans l'âme de Benoît, la dernière résistance à un amour gratuit, sans contrepartie, venait de tomber. Du désir d'un plaisir pour soi, il passe alors définitivement à la joie de la charité qui aime l'autre dans l'amour du Christ.

En effet, à partir de cette expérience extrême, effectivement un peu folle, saint Grégoire passe immédiatement, sans même faire de pause, à dire : « Peu après, beaucoup commencèrent à abandonner la vie du monde et à accourir vers lui comme vers un maître : car celui qui était désormais libéré du vice des tentations était devenu à juste titre un maître de vertu. »
Benoît devient le père des moines, le père et le guide de tous ceux et celles qui veulent suivre un chemin de sainteté. Car il est désormais libre de vivre sans attaches, sans déviations, sans illusions ni fuites, c'est-à-dire sans repli sur soi, préférant l'amour du Christ auquel aspire tout cœur humain. Sa liberté devient ainsi un attrait pour la sainteté à laquelle chacun est destiné et attiré par le Seigneur.

Dans la Règle, saint Benoît demande aux moines « d'aimer la chasteté » (RB 4,64). Il ne le demande pas pour se complaire dans une pureté pharisaïque, mais comme amour des relations fraternelles dans lesquelles, entre moi et l'autre personne, même si c'est mon épouse ou mon mari, prévaut et brûle la préférence du Christ, son amour, qui crée avec l'autre une amitié, une intimité plus profonde, plus durable et plus ardente que toute possession charnelle ou sentimentale.

Communion dans la vérité et le pardon

Mais saint Grégoire, en écrivant la vie, passe immédiatement à une quatrième et dernière étape de communion, la plus difficile, mais aussi la plus indispensable à un cheminement vers la sainteté chrétienne. Avant de raconter cet épisode, il note : « Une fois la tentation passée, l'homme de Dieu, comme une terre mise en culture après l'arrachage des ronces, produisit une moisson plus abondante de vertus ; en conséquence, l'exaltation de sa vie très sainte rendit son nom célèbre. » (*Dialogues* II,3)
Cette renommée lui joue cependant un mauvais tour, qui sera toutefois l'occasion d'une purification supplémentaire et d'un progrès dans la santé :
« Non loin de là se trouvait un monastère dont le supérieur était décédé. Toute la communauté se rendit alors auprès du vénérable Benoît pour le supplier de prendre sa place. Mais il repoussa longtemps sa décision : son mode de vie, disait-il, ne pouvait s'accorder avec le leur ; finalement, vaincu par leurs prières, il accepta. Il exigeait, dans ce monastère, le strict respect de la discipline monastique et ne permettait à personne de s'écarter illicitement à droite et à gauche, abandonnant le chemin de la perfection. Une colère insensée s'empara alors des moines dont il avait accepté la direction, et ils commencèrent d'abord à s'accuser eux-mêmes d'avoir voulu comme supérieur quelqu'un dont l'exemple de droiture contrastait avec leur iniquité ; puis ils virent que sous son autorité, il n'était pas possible de transgresser la règle et ils regrettaient d'abandonner un mode de vie désormais habituel ; car il était bien difficile de contraindre une mentalité endurcie dans le mal à envisager un profond renouveau. Enfin, comme la méchanceté et la vertu sont toujours ennemies, ils se mirent à comploter sa mort et, une fois leur décision prise, ils empoisonnèrent son vin.
Le verre, qui contenait le poison, fut présenté à Benoît assis à table, afin qu'il le bénisse, selon la coutume monastique. Il tendit alors la main et fit le signe de croix ; à ce signe, le verre, qui était pourtant éloigné, se brisa en morceaux comme s'il n'avait pas été béni, mais frappé par une pierre. Le saint comprit immédiatement qu'il devait contenir une boisson mortelle s'il n'avait pas pu supporter le signe de la vie. Il se leva aussitôt et, le visage serein et l'esprit tranquille, il convoqua les moines en leur adressant ces paroles : “Que Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères, mais pourquoi avez-vous voulu me faire cela ? Ne

vous avais-je pas dit auparavant qu'il y avait incompatibilité entre mes coutumes et les vôtres ? Allez et cherchez-vous un supérieur conforme à votre mode de vie ; car désormais, vous ne pouvez plus compter sur moi". Et il retourna dans ce lieu solitaire qu'il aimait tant, vivant seul avec lui-même sous le regard de Celui qui nous regarde d'en haut. » (*Dialogues* II,3)

Il s'agit du quatrième épisode de la vie de saint Benoît que saint Grégoire le Grand décrit précisément pendant la période de transition entre la solitude érémitique et la vie communautaire, c'est-à-dire pendant la période où Benoît passe de la préférence pour le Christ vécue dans le désert à la préférence vécue dans une communauté fraternelle. On peut ainsi lire ces quatre épisodes comme les étapes paradigmatiques d'un chemin de sainteté ou vers la sainteté, dans lequel le choix de préférer l'amour du Christ à tout le reste conduit à une maturité toujours plus profonde et plus large de communion avec Jésus.
En rencontrant le prêtre, saint Benoît goûte la joie pascale du don gratuit du frère ; en rencontrant les pauvres bergers, il découvre la compassion pour le manque de sens de la vie qui fait de lui un maître consolateur des pauvres ; en surmontant la tentation charnelle, Benoît est purifié par le feu du sacrifice qui le rend capable d'une communion chaste avec tous. Mais dans ce processus d'affirmation toujours plus profonde en lui de la préférence de l'amour du Christ, il manquait l'étape la plus douloureuse, la victoire la plus glorieuse, et donc la communion la plus totale avec l'amour du Christ crucifié pour les pécheurs : l'étape du pardon de la haine des ennemis.
Où, en effet, l'amour du Christ brûle-t-il le plus ? Sur la Croix, lorsque Jésus non seulement pardonne aux pécheurs qui le torturent, mais meurt pour eux. Il n'y a pas de plus grande charité que l'amour offert à ceux qui ne nous aiment pas, à l'ennemi, à ceux qui nous font du mal, à ceux qui veulent nous supprimer, nous anéantir, nous éliminer.
Le signe de croix qui brise le verre de vin empoisonné est une image symbolique de la victoire de l'amour crucifié du Christ sur tout poison de haine et de mort. Benoît ne s'enfuit pas terrifié, il n'appelle pas les gardes pour arrêter ces frères et fils iniques. Face au mal, à la haine, au mensonge, il reste ancré, comme les martyrs, comme le bienheureux Rolando Rivi, à la Croix et à sa victoire. La victoire de la Croix est le pardon, la miséricorde qui permet au cœur et au visage de rayonner la paix : « Il se leva aussitôt et, le visage serein et l'esprit tranquille, il convoqua les moines en leur adressant ces paroles : "Que Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères !" »

Saint Benoît a résumé tout cela en un mot essentiel de la Règle : « Prier pour ses ennemis dans l'amour du Christ – *in Christi amore pro inimicis orare* » (RB 4,72). Ce n'est qu'une fois arrivé à ce point, aussi douloureux qu'une blessure, ou comme pour Jésus la trahison de Judas, que l'on peut entrevoir la profondeur insondable de la préférence de l'amour du Christ.

« Que Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères ! »
Dans cette prière, non seulement pour les ennemis, mais partagée avec eux afin que, par la miséricorde de Dieu, ils deviennent frères, toute la Règle de saint Benoît, tout le chemin de sainteté qu'elle propose et guide, ont leur semence et leur fruit, l'origine et l'accomplissement d'une vérité de vie, d'une sainteté, proposée à tous et indispensable, comme l'amour du Christ, pour le salut et la paix du monde entier.